

CHEMINEMENT DES PENSÉES ET DEVENIR PERSONNEL D'UNE HISTOIRE

Mylène ANQUETIL-CALLAC,

Université de Pau et des Pays de l'Adour, France

Introduire le sujet d'un écrit, d'un discours, d'une mise en parole, est bien ce que l'on attend de ce qui paraît en premier. Aussi, avons-nous le souci de respecter ces règles d'organisation liées aux échanges humains afin de pouvoir s'entendre<sup>1</sup> (dans le sens de prêter attention à... ). Et, dès lors nous pouvons préciser notre titre, non pour le compléter avec d'autres mots, ni pour vous expliciter son sens, mais pour parler des mots utilisés et aussi de ceux qui ne le sont pas ! L'absence d'articles devant les substantifs du titre ne correspond, ni à un oubli, ni à un refus de choisir entre ce qui serait déterminé ou entre ce qui serait indéterminé.

Si la question n'est pas de savoir s'il s'agit d'un cheminement ou d'opter pour le cheminement et encore d'un devenir ou de retenir le devenir : quelle est-elle alors ? Et, comment une réflexion, posant à la fois l'absence et la présence, peut se mouvoir ? Serait-ce une élucubration qui se fraye une sortie dans les méandres des pensées ? Tel n'est pas notre propos, mais certaines choses pour être élucidées, nécessitent des détours car il semble peu pertinent de vouloir les appréhender directement. La réflexion qui a cours porte justement sur ce qui la produit, l'induit, la rend possible quelles qu'en soient ses orientations.

Et encore, ne devons-nous pas omettre, bien que notre propos s'inscrive dans un contexte plus global à la croisée d'aventures humaines, ou pour le dire autrement d'histoires personnelles, le cadre de la problématique de ce colloque ; tels des lieux d'exploration.

Pour quelles raisons est-on amené à parler de lieux, là, où l'on interroge le langage ? Serait-ce la complication<sup>2</sup> d'une pensée qui spéculé ou ne peut-on pas envisager « véritablement », « réellement » d'autres entrées pour d'autres perspectives !

Penser la formation dans la continuité trouve sans doute un équivalent (qui n'est pas une égalité...) ou quelque chose d'approchant dans la « continuation »<sup>3</sup> de la formation comme modulation de la pensée. Où la formation peut être pensée comme lieu, domaines circonscrits de savoirs, qui présente pour chacun d'entre eux, leurs propres possibilités de réflexion mais qui ne peut s'exercer en dehors de la prise en compte de l'expérience personnelle. Bien qu'avant de devenir un tout enseigné, le savoir, la connaissance, se soient constitués et aient dès lors acquis leurs propres références qu'on ne peut ignorer. Et continuation, parce qu'il devient possible que ceux et celles qui sont en formation explorent ces domaines pour assurer leur propre cheminement.

Sans doute, est-ce passer des bonnes raisons d'apprendre et d'assimiler tel ou tel contenu, de maîtriser tel savoir pour pouvoir intégrer tel secteur d'activités, ou encore être capable de faire ceci cela, à circonscrire des domaines de savoirs afin d'en « évaluer » leurs possibilités qui n'est pas le tout possible. Ce possible, qui n'est pas tout, ne se trouve pas exclusivement dans le savoir lui-même, mais dans celui ou celle qui l'explore, le met en relation avec un autre, et aussi avec des expériences interrogées. C'est pouvoir envisager la formation comme un lieu de réflexion, où l'exploration des

<sup>1</sup> S'il est difficile de ne pas se référer aux règles, codes d'organisation de la communication, il serait tout aussi inadéquat de penser les échanges comme de simples applications de codes ou de règles. F. Jacques, qui a travaillé longuement ce sujet parle de « Dialogiques » titre de son ouvrage (1979. p139) où il suit pas à pas ces échanges qui sont liés certes aux conditions pragmatiques et aussi aux conditions dialogiques. « Elles sont constituées par les attentes, les croyances, les intentions des interlocuteurs ». Parce que chaque locuteur énonce, parle, formule en fonction : «...des conjectures qu'il fait sur les croyances et les connaissances que détient son partenaire ».

<sup>2</sup> Dans une démarche constructiviste, il est courant de distinguer ce terme de la complexité. Parce que les éléments de l'étude ne peuvent être compris en dehors de la relation avec leur environnement. Resitué dans un cadre épistémologique, on a, avec ce courant, un changement « d'analyse », ou pour éviter les ambiguïtés, devrait-on dire de compréhension. E. Morin, dans les différents volumes de : *la méthode*, donne un éclairage qui rend compte de cette perspective. La complication alors, est de sorte un brouillage de ce qui, en définitive, pourrait être simple mais devient confus, abscons, abstrus.

<sup>3</sup> Nous empruntons aux propos de François Jullien, (1993. p271) cette distinction : «...traduire par 'continuation' plutôt que par continuité pour garder au terme son sens non pas résultatif mais dynamique... » Figures de l'immanence - Pour une lecture philosophique du YI KING.

domaines de savoirs y est au service d'une pensée qui a des moyens voire des stratégies<sup>4</sup> d'en élaborer d'autres.

Le passage, changement de point de vue, dont il est question ici, est celui qui comprend la réussite ou l'échec, non plus comme effet résultant d'un certain nombre de causes, mais comme stratégies qui peuvent être pensées compte tenu des propensions du contexte. Ce n'est plus dès lors avoir mal pensé parce que l'on ne serait pas capable de penser, mais ne pas avoir tenu compte de certains facteurs, c'est un chemin qui reste à parcourir vers plus de maîtrise, mais où toutefois on n'est pas, plus, sans repères. Ces repères qui, s'élaborent au fil du temps, sur : « Le savoir d'arrière-fond (qui) reste présupposé comme non problématique dans son ensemble (...) ».<sup>5</sup> Qu'est-ce à dire, que nous nous construirions par sédimentation !

Dans les formations continues et spécifiquement ici les formations qualifiantes, il y a parfois, bien que ce ne soit pas une rareté, des choses qui semblent accumulées, déposées et empêcheraient la formation, celle où la pensée se meut pour explorer d'autres perspectives. Comme s'il y avait des savoirs organisés, au sein d'un monde organisé avec ses codes, ses rites, ses règles, son immuabilité (ce que nous nommons par la suite le fonds commun)<sup>6</sup> et l'expérience vécue (comme fond sonore)<sup>7</sup> qui n'arriverait pas à intégrer, à s'approprier l'organisé.

Nous voici reconduit à notre propos précédent, si l'on peut parler et penser l'immutabilité, on peut alors poser, pointer ce qui est déterminé, mais, que valent alors ces notions de perspectives, de stratégies à mettre en place, d'exploration, si l'ensemble est visible et lisible ?

## ❖ II - L'HISTOIRE D'UN VÉCU, UN CHEMIN VERS L'EXPÉRIENCE

Qu'explore Laura<sup>8</sup> au cours des entretiens qui se sont déroulés sur une période de cinq années ? Nos rencontres n'ont jamais eu lieu dans le même cadre, d'abord institutionnel puis « relationnel », le contexte de nos échanges, lui aussi a changé et se transformait à chacune de nos rencontres. De stagiaire à formatrice, en passant par du flou nous avons cheminé vers celles d'interlocutrices du point de vue de l'énonciation et un peu plus du point de vue du langage, notamment si celui-ci fait le détour par la poétique afin de rendre pertinent le discours en tant que : «...pluralité de sujets,... (bien qu') il n'est pas facile d'arriver à une circulation multiple de la parole, parce qu'une circulation multiple de la parole suppose une circulation de la critique, du savoir, du travail, le travail des sujets sur leur discours et qui les constitue en sujets ».<sup>9</sup>

Un cheminement qui invite, comme on dit ordinairement, à prendre de la distance parce que l'on avance aussi en mettant en corrélation les choses de notre expérience sans pour autant qu'elles deviennent des choses dont on a tout dit, des choses qui deviendraient comme transparentes parce qu'on les aurait déployées dans leur totalité. S'il y a effectivement déploiement, cela se situe à un autre niveau. Ce n'est pas parce qu'on épuise le sujet du discours qu'il gagne en clarté, mais parce qu'au fil de l'histoire personnelle narrée, il y a des transformations qui prennent place sur d'autres modes que la narration. On passe, tour à tour, de la narration à l'interprétation, parfois à l'argumentation et quelquefois à la reconstruction.<sup>10</sup> Mais il s'agit là d'un fil ténu qui n'apparaît pas d'une façon évidente, les propos doivent toujours être entendus par rapport à leur contexte pour être cernés de la sorte. Par ailleurs, il ne s'agit pas obligatoirement du contexte immédiat d'autres mots ou d'autres propos, parfois il faut pouvoir se rappeler afin d'y entendre la corrélation. Et encore, de ces mises en corrélation nous n'en avons pas toujours la certitude. Bien que nous puissions en avoir des indices lorsque la narration devient une stratégie pour s'acheminer différemment dans sa propre expérience. Où l'on travaille, certes, pour soi-même mais pour mieux s'impliquer dans ce qui a cours, comme si l'on se familiarisait avec ses propres

<sup>4</sup> La stratégie, dans le sens où l'idée de réalité est présente, sans pour cela être la représentation des choses mais plutôt : «...conçue comme un dispositif sur lequel il faut prendre appui et qu'il faut faire oeuvrer..., dès lors d'exploiter stratégiquement la propension qui émane de celui-ci - selon un maximum d'effet ». Cette façon de « voir » est celle des Chinois que F. Jullien, nous fait suivre dans « La propension des choses, Pour une histoire de l'efficacité en Chine ». Paris. Seuil. p15.

<sup>5</sup> La stratégie, dans le sens où l'idée de réalité est présente, sans pour cela être la représentation des choses mais plutôt : «...conçue comme un dispositif sur lequel il faut prendre appui et qu'il faut faire oeuvrer..., dès lors d'exploiter stratégiquement la propension qui émane de celui-ci - selon un maximum d'effet ». Cette façon de « voir » est celle des Chinois que F. Jullien, nous fait suivre dans « La propension des choses, Pour une histoire de l'efficacité en Chine ». Paris. Seuil. p15.

<sup>6</sup> Ailleurs, pour un autre colloque nous avons eu l'occasion de souligner une distinction entre fonds et fond. Bien qu' : « à l'origine fundus se rapporte à fond et ce n'est seulement qu'à partir du XV<sup>ème</sup> siècle que fonds apparaît ». Par la suite, nous rapprochons le premier de la topique, comme lieu du discours (s')organisant, et le second, de la connaissance en tant qu'elle appartient à l'expérience. Cette réflexion se trouve dans les actes du colloque, Actualité des nouvelles ingénieries de la formation et du social, à paraître en 06/2002.

<sup>7</sup> supra note n° 6.

<sup>8</sup> Laura, est à cette époque stagiaire de la formation continue, formation qualifiante de niveau V, où il s'agissait d'obtenir un diplôme et d'apprendre un métier.

<sup>9</sup> Meschonnic, Henri. 1985. « Les états de la poétique ». Paris. PUF. p269.

<sup>10</sup> Les bonnes raisons : ordre de l'argumentation, qui valident tout discours qui l'a précédé. L'étape suivante selon J-M Ferry, correspond à la reconstruction, d'où viennent ces bonnes raisons, telle la voie de la pragmatique lorsque l'on entreprend de les évaluer. Ferry, Jean-Marc. 1991. « Les puissances de l'expérience ». t-1. Paris. Cerf. 216p.

pensées afin qu'elles puissent constituer l'arrière-fond sonore de ce qui nous guide et nous fait participer et prendre place dans sa propre vie.

Laura nous dit au cours de l'entretien qui s'est déroulé en 1995 : « *Peut-être que ç'aurait été quelqu'un d'autre que ses parents auraient soutenu, ou je sais pas, dans la famille on disait, Toi tu seras avocat ou je ne sais quoi, peut-être que sur le coup j'aurais dit, pour qui vous me prenez, je suis autant capable que quelqu'un d'autre. En fait, j'ai rien dit, peut-être que j'avais tellement entendu ça...* ». Et puis, quelque temps plus tard, en 1999 : « *Je vis mieux le fait d'aller au travail, c'est beaucoup mieux, je me dis je vais passer une matinée avec Patrick et Françoise, je me dis plus je vais passer la matinée à côté de mes patrons* ».

Parce qu'aussi Laura a fait des expériences qui l'invitent à penser qu'il faut être armé face aux autres, face au monde bien qu'en matière de protection cela puisse changer puisqu'il y a des contextes où l'on est bien et c'est la rencontre qui fait place à la protection.

## II - 1 L'écoute et l'entendre d'une poétique langagière

Plus centrée sur ce qu'elle doit dire pour cacher ce qu'elle est, et, selon elle, ce qu'elle n'est pas, puisque qu'il faut cacher ses manques telles des absences. Pourtant l'élucidation de son histoire devient celle qui aurait pu être parce qu'il existe des langages qui ouvrent le dialogue, qui s'exercent et excellent en poésie où elle : «...est la seule fiction qui n'est pas fiction. Qui n'invente pas un autre monde mais fait directement percevoir celui que nous sommes ». <sup>11</sup>

Ce n'est plus le double entre la création de l'histoire imaginée et le réel, mais ce qu'est l'histoire et ce qu'elle pourrait être aussi dans un contexte différent, moins étroit, ouvrant et donnant accès à ce qu'elle porte d'histoire en puissance. Ce n'est pas l'imaginaire d'une histoire qui va se vivre ailleurs, même si cela, d'un point de vue extérieur, c'est-à-dire de l'observation, constituerait les prémices de son déploiement, mais la pensée réflexive d'un « étroitement » contextualisé. Ce détour de la pensée réflexive aussi pensée indicelle, indique une direction, et moins un résultat, celle du chemin qui peut être parcouru.

Et ici nous voulons faire le détour par la cosmologie de la pensée qui se meut tout en réfléchissant sur ce qui est fécond pour expliquer et justifier d'entreprendre une telle démarche. Cette dernière, nous l'effectuons aussi parce que, les liens qui se tissent, n'apparaissent pas d'emblée, et constituent-ils au fil du temps un palimpseste des liens ? Cette mise à jour ne signifie pas transparence. Nous voulons insister sur le jeu dyadique <sup>12</sup> de l'écoute et de l'entendre, à la fois très commun à tous, dans le sens où chacun, pourvu des organes de l'ouïe, est à même a priori, d'entendre ce qui est (se) dit. Ensuite, et sans doute nous approchons-nous de ce que C. Rogers appelle l'empathie. <sup>13</sup> L'écoute, la disponibilité, la décentration, bref des choses très ordinaires que chacun semble pouvoir mettre en place. Et si justement, ces choses très ordinaires n'allaient pas de soi et qu'elles nécessitaient un travail avec soi afin de rendre effectif voire efficace notre entendement. Un travail qui fait cheminer des pensées toujours à la croisée de ce qui est déjà organisé (le fonds commun) et ce qu'une personne peut vivre qui constitue en partie et au fil du temps les repères de son expérience. Cette découverte de l'immanence, à titre d'expérience, non pas universelle, mais, bien singulière qui donne accès à ce qui est de l'ordre de l'universel, que l'on pourrait baptiser « universalisante ».

## II - 2 Exploration d'un possible

Entre le tout possible et le rien possible, y a-t-il vraiment un parti à prendre ? N'est-ce pas plutôt une voie médiane à tracer ! Où le tout, a à voir, avec les lois et l'organisation de ce qui nous entoure : les propensions, l'immanence de ce que nous explorerons depuis notre naissance. Et le rien, qui n'est pas l'absence mais plutôt le manque que l'on parcourt, de même, aussi depuis notre naissance. Ce dernier est étroitement lié à ce que chacun peut découvrir, apprendre et intégrer au cours de sa propre histoire, c'est-à-dire ce que l'on va puiser, retenir de son milieu <sup>14</sup> de vie.

<sup>11</sup> C'est dans cette direction que Henri Meschonnic, entend la poétique. Bien que, de cette appréhension qui serait directe, il y ait plutôt à considérer ici un point de vue différent, comparé à ceux proposés ordinairement, qui n'est pas une prise directe sur l'auteur de la production langagière. Le propos est dans son ouvrage de 1985, « Les états de la poétique ». Paris. PUF. p211.

<sup>12</sup> Le jeu dyadique que nous avons pris, sans doute, longtemps pour celui du double jeu. S'il y a fécondité à ce que l'un et l'autre se croisent et interagissent l'un l'autre, cela ne s'explique pas parce qu'ils sont semblables mais parce qu'il y a un rapport de différenciation. Lorsqu'on a saisi les enjeux de la production d'une dyade, alors a-t-on commencé à transformer quelque peu son « autisme ». L'ouvrage de Frédérique Lerbet-Séréni, 1994. « La Relation duale » chez l'Harmattan, traite ce sujet où l'on n'y trouve aussi un cheminement en termes de différenciation et de distanciation.

<sup>13</sup> Cette disposition à être disponible à l'autre, de n'être pas centré sur soi tout en entendant cet autre dans sa résonance, qui ne saurait être efficace en tenant compte exclusivement du seul critère d'objectivité ou du seul point de vue, qui serait celui d'autrui. C. Rogers, ne donne-t-il pas ici une voie d'accès à ce que d'autres, ailleurs appellent, la compassion.

<sup>14</sup> Le milieu comme inconnaissable pour et par autrui, illusion de : « je connais ton histoire, je sais ce qui t'est arrivé parce que j'étais là ». Mais, de cette tension, entre nous pouvons partager, échanger bref se comprendre parce que nous avons le langage comme entre-deux, et le vécu comme ressenti et histoire vécu, il y a une différence. Et chacun doit opérer cette distanciation afin de pouvoir comprendre un tant soit peu autrui. Ce concept développé par Georges

Entre la connaissance totale de ce monde dont on ne voit d'ailleurs pas à quoi cela peut correspondre, et, le connu, il y a sans doute un degré de modération à penser qui serait ce vers quoi il est toujours possible de se diriger et l'exploration faite de ces possibles. Celle-ci en retour nous engage dans certaines perspectives qui travaillent et rendent possibles l'accès à des constructions en tant que repères. Les propos de son père semblent toujours là, présents : « *Oui toi je sais pas ce que tu deviendras, je sais pas ce que tu feras de ta vie, tu seras comme les autres, tu feras jamais rien* ». Et son analyse de la situation à l'époque lui laisse penser que : « *...par rapport à mon tempérament maintenant, le fait d'avoir deux, deux personnalités, d'être un jour d'être bien et un autre jour le contraire, je me disais que apparemment, ça vient de loin quoi* ». Mais sommes-nous vraiment totalement déterminés par notre milieu ? D'où vient le discours qu'elle construit, qu'elle élabore à partir de parents qui auraient dit autre chose. Est-ce ce discours de fond sonore qui participe aux changements entre : « *il y en a, ils ont envie de monter une entreprise, de faire le tour du monde, y'a rien de tout ça* » et cinq ans plus tard : « *les clients ça va, tout le monde m'apprécie, y'a quelque chose donc je suis pas si nulle que ça* ».

Mais dire cela n'explique pas le changement, au mieux nous établissons un constat. Certes, l'environnement n'est plus le même et puis comme elle le dit : « *j'ai peut-être mûri aussi parce que, c'est vrai quand on est jeune on fait pas toujours tout, on est pas très motivé* ». Mais cette maturité d'où vient-elle ? Simplement des années qui passent et qui, tel le temps écoulé, agit de lui-même et dans ce sens ? Comment le fonds commun exploré, oriente, prépare, « magmatise » l'arrière-fond des pensées devenant source de ceci cela,<sup>15</sup> et l'induit comme possible ou limite. Nous sommes à même d'apprécier à quel point cette lecture directe de l'autre semble illusoire, de même cet arrière-fond des pensées n'est pas là présent pour la personne dans toute sa limpidité, dans toute sa transparence. Il y a de ces choses qui sont claires, d'autres qui le sont moins et d'autres vagues. N'est-ce pas la (re-) connaissance de ce qu'induisent les pensées, leur « maîtrise », qu'au fil du temps, cette co-naissance assurera le chemin vers une mise en perspective, orientation de son propre devenir.

Entre l'immanence des choses du fonds commun et l'induire de l'expérience, l'histoire de Laura est aussi celle d'un implicite. « *Quand je disais à ma mère, j'aimerais faire de la danse, ma mère me regardait avec un grand sourire, l'air de dire, toi faire de la danse* ». Sa mère avait un « air », mais quelle ponctuation conviendrait, des points de suspension ! Par la suite elle a été amenée à « voir » différemment comme si le discours construit avait pris place et participait ainsi à la mise en mouvement d'autres repères.

### ❖ III - DES REPÈRES SINGULIERS AU SEIN D'UN CONTEXTE DE PROPENSIONS

D'où vient ce fonds commun ? Quel est-il ? Serait-ce lui qui pose la détermination qui n'est pas pour autant un déterminisme ?

Laura, au cours de son histoire entend des propos qui l'interpellent et résonnent longtemps. En fait, elle semble attribuer le sens négatif de l'interrogation de son père, interrogation qui revêt par ailleurs bien des aspects explicites, aux autres propos qui lui sont adressés par la suite, bien qu'ils soient porteurs d'implication beaucoup plus marquée. En même temps, elle s'est rapidement interrogée sur ce qui pouvait expliquer voire justifier de tels propos à son égard. « *Je me défends plus au moment, quand mon père disait : tu vas rien faire de ta vie, il me semble qu'au début j'disais pourquoi* ». Ce questionnement interroge la réalité, la réalité du propos. Comme si elle interrogeait la pertinence du propos : « *J'avais peut-être 11 ans, déjà je pensais même pas de toute façon* ».

Les mots ne sont pas les choses et pourtant : « *Si le continuum a des lignes de tendances, ... on ne peut alors dire tout ce que l'on veut. L'être peut bien ne pas avoir un sens, mais il a des sens : sans doute pas de sens obligatoires, mais à coup sûr des sens interdits* » nous dit U. Eco.<sup>16</sup> Il y a dans ce continuum un certain découpage. Les signes, qui nous sont adressées, ont donc une certaine orientation. Et il importe peu de les découper en retour en mots, en phrases ou autres.<sup>17</sup> Sans doute nous approchons-nous là de ce que nous avons appelé le fonds commun de l'immanence. Mais, de ce fonds commun nous ne saurions rien en dire en dehors de notre expérience. Il est en quelque sorte toujours contextualisé dans la mesure où nous en prenons connaissance par le fait de notre exploration. Alors, ce qui fait tenir ensemble ce que nous sommes serait autant le fonds commun, qui est aussi le lieu de tensions, que le fond sonore comme fiction, dans le sens où, le langage poétique est telle une fiction du

---

Lerbet, repris dans quelques uns de ses ouvrages et à appréhender avec celui du « système-personne », titre de son ouvrage de 1981 chez Mésonance.

<sup>15</sup> Tel le ceci cela du « Le Double » de Dostoïevski, qui n'est pas pour Bakhtine, une simple copie mais plutôt un « je » pluriel un « je-s ». Bakhtine, Mickaïl, 1970. « La poétique de Dostoïevski ». Paris. Seuil. 346p.

<sup>16</sup> Petitot, Jean, Fabbri, Paolo (dir.). 2000. « Au nom du Sens, autour de l'oeuvre Umberto Eco ». Colloque de Cerisy chez Grasset. p595. Le propos cité est bien d'U. Eco.

<sup>17</sup> Et cela parce que : « ...la différence entre signes conventionnels et signes motivés, entre langage verbal et langage iconique, entre mots d'une part, et images, symptômes, traces, objets, diagrammes, mouvements du corps de l'autre, ne se résout pas en pensant qu'il existe des unités minimales dites 'signes' dont on puisse faire une typologie ; ce que nous appelons signe doit être vu comme le résultat d'opérations complexes, au cours desquelles entrent en jeu diverses modalités de production et de reconnaissance ». Eco Umberto. 1992. « La production des signes ». Paris. LGF. p5.

réel. Et cela parce que l'expérience est toujours située (le contexte de notre histoire, le milieu<sup>64</sup> d'émergence et ce qu'on en dit) de la sorte, elle peut devenir l'occasion « d'opportuner » des mises en corrélation et se faire exploratoire (la place et le mouvement de ce qui la constitue).

Cette expérience devient ainsi explorée d'un intérieur constitutif, ce n'est plus seulement le langage dans ce qu'il signifie (ce que cela veut dire, ni pourquoi cela est dit) mais ce que d'autres ont appelé la signifiante<sup>18</sup>, qui invite à découvrir l'autre chose du langage, dans ce qu'il a de fécond dans sa production vers d'autres horizons, non pas de fuite mais de réalisation. Laura ne nous dit-elle pas que maintenant elle dessine de nouveau, ces dessins qui lui permettent d'exprimer juste ceci et cela, sans aller au-delà pour dire les choses.'

Ce cheminement ne peut-il être mis en corrélation avec celui parcouru par le propos indiciel<sup>19</sup> qui fait le détour par le monde pour parler l'intérieur sans toutefois vouloir l'expliquer. Comme pour réguler, c'est-à-dire en parlant des choses sans les épuiser pour éviter que : « *J'voudrais que les autres comprennent, comme je m'aperçois qu'ils comprennent pas, ils comprennent mais bon* ». Le cheminement des pensées, celles qui nous accompagnent, et mettent en mouvement la façon dont il est possible d'explorer ce fonds commun.

#### ❖ IV - SE FAMILIARISER AVEC SES PENSÉES AUTANT QU'ASSUMER LA PENSÉE

Cela se rapproche sans doute de ce que : « prendre la vie avec philosophie » porte les germes indiciels d'un chemin propice à la découverte parce qu'il implique un regard en va et vient de soi à ce qui ne l'est pas. Cela, pour ne pas être comme immergé ou absorbé par les découvertes en elles-mêmes. Il s'agit là, si ce n'est d'une certaine maîtrise des pensées, tout au moins d'une capacité à connaître ce qu'elles induisent comme ce qu'elles engendrent de situation et par-là ce qu'elles créent.

Découverte, connaissance des pensées, voire même idée de maîtrise, les « fonds » se travaillent, s'explorent pour devenir autant cheminement que chemin. Celui d'une certaine sagesse philosophique, où l'enjeu n'est pas exclusivement destiné aux spécialistes de la question. Parce que, de ce travail de la pensée, en tant qu'élément constitutif et constituant, il est question d'y voir plus clair, condition de l'implication, et donc de se familiariser avec lui, de le rendre proche. Certains ont vu dans le concept un Ami, même s'il ne s'agit pas de cela, cet Ami donne une idée de cette nécessaire proximité : « ...un ami tel l'intimité compétente présence intrinsèque à la pensée ».<sup>20</sup>

Si la pensée peut être ceci et cela, parfois elle aurait à gagner à être plutôt celle-ci, celle où la philosophie de la vie est certes connaissance et aussi un chemin vers la sagesse. Il n'est pas question ici de cette sagesse qui se décline en termes de prescriptions morales à suivre, parce que dans ce cas qui pense la morale ! Mais plutôt un chemin, une voie explorante car : « C'est dans l'intuition d'un manque essentiel qu'elle (la sagesse) s'origine. Ce manque n'implique pas néant, désespoir ou dérélition. Il manifeste l'inachèvement de la conscience, condition de son indéfinie capacité à se transformer ».<sup>21</sup>

Parce que Laura ne s'est pas arrêtée en route, même si l'arrière-fond sonore toujours présent, du moins souvent présent « *Je faisais plus attention à ce que je disais, j'écoutais ce qu'ils disaient aussi* », fait aussi son propre chemin « *je dis ce que j'ai à dire* ». Mais la route n'était pas tracée non plus, elle a bien entendu son père, puis vu l'air de sa mère et encore à l'école où : « *...apparemment c'est bien, mais on ne le disait pas quoi !* »

Du dit explicite au dit qui veut dire ceci cela, mais qui reste implicite non-dit, non formulé. C'est sa valeur allusive qui rend fécond l'implication : « La notion d'allusion comprend deux aspects : l'importance du non-dit par rapport à ce qui est dit et la pertinence du lien entre l'un et l'autre. Elle fait « sentir » le rapport, (...) en elle le dit « éveille » l'idée de ce qui ne l'est pas. (...) l'allusion repose sur un rapport de corrélation (...) ».<sup>22</sup> Et aussi parce que

<sup>18</sup> Cette question de la signifiante interroge les pratiques signifiantes qui : «...correspondent aux processus dynamiques d'une formation sociale plutôt qu'aux processus de stabilisation. (Parce que dans ) La traversée des signes, c'est dans les habitants de notre mode de production qu'elle se joue ». Ici se trouve condensé le point de vue de Julia Kristeva, dont les propos sont tirés d'un ouvrage collectif rédigé sous sa direction, 1975. « La traversée des signes ». Paris. Seuil. p19 ; p16.

<sup>19</sup> Dans le sens où : « L'essentiel, pour demeurer essentiel, doit rester implicite : parce que finalement on l'évite, c'est vers lui que tous ces cheminements divers ne cesseront de converger ». Jullien, François. 1995. « Le détour et l'accès ». Paris. Grasset. p315.

<sup>20</sup> Ce propos est à resituer, comme on dit ordinairement, dans son contexte. Dans celui-ci il s'agissait de créer le concept parce qu'il n'est pas donné. C'est bien cette idée sur laquelle nous voulons insister, ce travail de production, qu'il soit de corrélation ou autre. L'Ami, le personnage conceptuel sont développés par Gilles Deleuze, et Felix Guattari, 1991. « Qu'est-ce que la philosophie ? ». Paris. Ed de Minuit. p16.

<sup>21</sup> Ce propos est à resituer, comme on dit ordinairement, dans son contexte. Dans celui-ci il s'agissait de créer le concept parce qu'il n'est pas donné. C'est bien cette idée sur laquelle nous voulons insister, ce travail de production, qu'il soit de corrélation ou autre. L'Ami, le personnage conceptuel sont développés par Gilles Deleuze, et Felix Guattari, 1991. « Qu'est-ce que la philosophie ? ». Paris. Ed de Minuit. p16.

<sup>22</sup> Jullien, François. 1995. « Le détour et l'accès, stratégies du sens en Chine, en Grèce ». Paris. Grasset. p349.

ce qui est visible semble plutôt ceci que cela bien que nous ne puissions avoir la certitude que ce qui produit ou<sup>65</sup> donne naissance à ceci soit l'équivalent de cela, le plan du visible n'a pas son homologue sur celui de l'explicite, sinon il n'y aurait qu'à s'accorder,<sup>23</sup> et celui du non visible sur l'implicite. Il y a davantage un rapport de corrélation à produire entre ce qui apparaît et ce qu'on en dit, qui se fait selon des pensées tel un guide en arrière-plan.

Pour conclure revenons donc à l'introduction où il était question de mettre en relation des mots présents avec d'autres qui ne le sont pas, ce possible de la présence et de l'absence qui oriente sans figer ce que l'on peut penser. Aussi ce cheminement aurait-il pu être exprimé en d'autres termes, tel celui parcouru dans et par la connaissance, le chemin de l'épistémè et aussi de la gnose,<sup>24</sup> toujours à la croisée d'un « connu » et d'un présent là mal connu,<sup>25</sup> qui au fil du temps acquiert sa puissance singulière dans l'expérience faite de ce fonds commun, et qui pourrait aussi s'appréhender comme lieu d'articulation<sup>26</sup> des fonds d'une praxis qui est aussi langagière

## BIBLIOGRAPHIE

**BAKHTINE, Mickaïl.**

(1970) - « *La poétique de Dostoïevski* ». Seuil : Paris. 346p.

**DELEUZE, Gilles., GUATTARI, Felix.**

(1991) - « *Qu'est-ce que la philosophie ?* ». Ed. de Minuit : Paris. p16

**ECO, Umberto.**

(1992) - « *La production des signes* ». LGF : Paris. p5.

**FERRY, Jean-Marc.**

(1991) - « *Les puissances de l'expérience* ». Tome 1. Cerf : Paris. 216p.

**JACQUES, F.**

(1979) - « *Dialogiques* ». p139.

**JANKELEVITCH, Vladimir.**

(1980) - « *Le je-ne sais-quoi et le presque-rien* ». Seuil : Paris. p14.

**JULLIEN, François.**

(1993) - « *Figures de l'immanence - Pour une lecture philosophique du YI KING* ». p271

« *La propension des choses, Pour une histoire de l'efficacité en Chine* ». Seuil : Paris. p15.

(1995) - « *Le détour et l'accès, stratégies du sens en Chine, en Grèce* ». Grasset : Paris. p315 ; p349.

**KRISTEVA, Julia. (dir.)**

(1975) - « *La traversée des signes* ». Seuil : Paris. p16 ; p19.

---

<sup>23</sup> Il existe, selon Xavier Sallantin, 1996, une loi d'accordage, valable pour les objets inanimés comme il en est pour les humains. Ce point de vue est expliqué dans « La science à la découverte du sens ». Ed. Aubin. 282p.

<sup>24</sup> Pour nous, le premier serait de l'ordre du fonds commun et le second à rapprocher du fond sonore. Bien que nous emprunions ces termes et les mettions en relation, nous n'omettons pas que chacun garde son domaine d'exploration, sans pour autant postuler l'impertinence de leur mise en corrélation. Ces termes, nous les avons travaillés à partir de l'ouvrage de G. Lerbet, 1992. « L'École du dedans ». Paris. Hachette. 191p.

<sup>25</sup> Vladimir, Jankélévitch, 1980, lui, parle d'« inconnaisance qui : ...est le chemin vers la connaissance. Elle est en fait au-delà de l'alternative connaissance-ignorance ». V, J. « Le je-ne sais-quoi et le presque-rien ». Paris. Seuil. p14

<sup>26</sup> L'expérience, parce qu'elle est aussi détour de son centre, comme on se détourne des choses, devient tel un guide-intuition voire mieux d'une intuition guidante, lieu d'articulation de ce qui acquiert une résonance. «...dans la mesure où l'individu n'existe pas en dehors de son réseau relationnel qui le constitue et qu'il constitue-, c'est au niveau des interactions et des relations de l'individu à ses groupes de référence, et aux groupes de référence entre eux, qu'il faut travailler les noeuds d'articulation ». Lerbet-Séréni, Frédérique. 1997. « De la relation paradoxale au paradoxe de la relation : le travail du versus ». Tours Université François-Rabelais. HDR. 252p.

**LERBET, Georges.**

(1981) - « *Le système-personne* ». Mésonance.

(1992) - « *L'Ecole du dedans* ». Hachette : Paris. 191p.

**LERBET-SERENI, Frédérique.**

(1994) - « *La Relation duale* ». L'Harmattan

(1997) - « *De la relation paradoxale au paradoxe de la relation : le travail du versus* ». Université François-Rabelais. H.D.R. Tours. 252p.

**MESCHONNIC, Henri.**

(1985) - « *Les états de la poétique* ». PUF : Paris. p211 ; p269.

**PETITOT, Jean., FABBRI, Paolo. (dir.)**

(2000) - « *Au nom du Sens, autour de l'oeuvre Umberto Eco* ». Colloque de Cerisy. Grasset. p595.

**SALLANTIN, Xavier.**

(1996) - « *La science à la découverte du sens* ». Ed. Aubin. 282p.

**TARDAN-MASQUELIER, Ysé.**

(2001) - « *La sagesse* ». Desclée de Brouwer : Paris. p62.